

Chapitre 1

Adam Smith : précurseur de l'individualisme méthodologique

Smith en quelques mots-clé

Théorie des sentiments moraux (The Theory of Moral Sentiments, 1759)

Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations (An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations, 1776)

- La « main invisible » (the « invisible hand »)
- Division du travail
- Théorie de la valeur travail commandé

Adam Smith (1723–1790)

Philosophe et économiste écossais des Lumières ; le « père des sciences économiques ».

Études à Glasgow (1737–40), élève de Francis Hutcheson (sens interne de la morale ; l'un des premiers à enseigner en anglais, et non en latin) ; ensuite à Oxford (1740–46).

Enseigne à l'université d'Édimbourg (1748–51) ; rencontre avec David Hume. Professeur de logique (1751–1752) et ensuite de philosophie morale à l'université de Glasgow (1752–1764).

1759 : *The Theory of Moral Sentiments – Théorie des sentiments moraux* (2ème édition 1761 ; réponse à Hume).

A Glasgow, Smith donne aussi un cours sur la rhétorique et les belles-lettres (1762-63). Dans la troisième édition de la *Théorie des sentiments moraux* (1766) se trouve en annexe un article intitulé « Considerations concerning the first formation of languages ».

Dans son cours à Glasgow, on trouve déjà une partie sur l'économie politique ; une autre sur le droit. L'un de ses élèves : John Millar ; plus tard, professeur de droit à Glasgow (développe l'analyse de Smith sur l'autorité sociale et le droit).

1764 : Smith obtient le poste de tuteur d'un jeune noble (le fils du duc de Buccleuch) ; dans cette fonction, voyage en France. Grâce à la recommandation de Hume, rencontre avec Helvétius, Holbach, d'Alembert, Turgot, Voltaire et Quesnay.

1766 : retour en Angleterre (vit de sa pension alimentaire de sa position de tuteur).

1767 : *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations – Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. (Book IV. Of systems of political economy – Des systèmes d'économie politique).

Membre de la Royal Society de Londres ; renseigne plusieurs gouvernements sur des questions d'impôts et de commerce international. 1778 : commissaire des douanes à Édimbourg.

Inspire les grands économistes suivants.

Ses livres – déjà de son vivant – sont un succès commercial. Une anecdote veut qu'il n'ait jamais parlé de ses recherches en compagnie – pour ne pas empêcher la vente de ces livres.

Théorie des sentiments moraux (1759)

Smith cherche à décrire les principes de la nature humaine pour comprendre comment ils suscitent la création des institutions et du comportement social.

S'interroge notamment sur l'origine de la capacité qu'ont les individus de porter des jugements moraux sur les autres mais aussi sur leur propre attitude.

Propose une théorie de la « sympathie » : en observant les autres et les jugements qu'ils portent sur autrui et eux-mêmes, nous nous rendons compte de nous-mêmes mais aussi du fait que nous sommes observés par les autres.

On se sert des mots de pitié et de compassion pour exprimer le sentiment que les peines des autres nous font éprouver : quoique celui de sympathie fût peut-être originellement borné à cette signification, cependant on peut, sans trop d'impropriété, l'employer pour exprimer la faculté de partager les passions des autres quelles qu'elles soient ...

La sympathie résulte donc moins de la vue des passions, que de celle des situations dans lesquelles elles naissent. Nous éprouvons parfois pour un autre un sentiment dont il paraît lui-même tout à fait incapable, parce que, lorsque nous nous mettons à sa place, l'imagination excite dans notre cœur une passion que la réalité ne fait point naître dans le sien.

(Première partie, section I, chapitre I, De la sympathie)

Chacun de nous a en lui-même un « homme intérieur » (a « man within »), capable de se placer à distance de ses propres passions et intérêts, afin de se constituer en « observateur impartial » (« impartial spectator ») de soi-même, capable de témoigner son approbation ou sa désapprobation morale à l'égard de ses propres actes.

Il en résulte une « sympathie mutuelle » (a « mutual sympathy of sentiments ») de laquelle émerge des habitudes et des principes de comportement.

C'est parce que les hommes sont plus disposés à sympathiser complètement avec nos joies qu'avec nos chagrins, que nous faisons parade de nos richesses, et que nous cachons notre pauvreté ... C'est la vanité, et non l'aisance ou le plaisir, qui est notre but : or la vanité est toujours fondée sur l'idée que nous sommes l'objet de l'attention et de l'approbation des autres.

(Première partie, section III, chapitre II : De l'origine de l'ambition et de la distinction des rangs)

Qu'est-ce qui porte constamment les hommes généreux, et fréquemment les hommes médiocres, à sacrifier leur intérêt propre à l'intérêt supérieur d'autrui, alors que nous sommes toujours profondément affectés de ce qui nous regarde, et si peu de ce qui regarde les autres ? Ce n'est point le doux pouvoir de l'humanité, ce n'est point cette faible étincelle de bienveillance que la nature a allumée dans le cœur de l'homme ... C'est un pouvoir plus fort, un motif plus puissant, qui s'exerce dans ces occasions : c'est la raison, le principe, la conscience, l'habitant de notre cœur, l'homme intérieur qui est le juge et l'arbitre suprême de notre conduite. C'est lui qui, chaque fois que nous sommes sur le point d'agir de manière à affecter le bonheur des autres, nous rappelle ... que nous ne sommes qu'un individu parmi la multitude ... et qu'enfin, lorsque nous nous donnons sur d'autres une préférence si honteuse et si aveugle, nous devenons les justes objets du ressentiment, de la détestation et de la haine.

... les illusions naturelles de l'amour-propre ne peuvent être corrigées que par l'œil de ce spectateur impartial ... Ce n'est pas l'amour pour notre prochain, ce n'est pas l'amour de l'humanité, qui nous porte, dans bien d'occasions, à exercer ces vertus divines ? C'est un amour plus fort, une affection plus puissante, qui paraît généralement dans de tels cas : l'amour de ce qui est honorable et noble, l'amour que nous avons pour la grandeur, la dignité et la supériorité de notre propre caractère.

(Partie III, chapitre III, De l'influence et de l'autorité de la conscience.)

Et il est heureux que la nature nous impose de la sorte. C'est cette illusion qui excite l'industrielle activité des hommes, et les tient dans un mouvement continuel. C'est elle qui leur a fait d'abord cultiver le sol, bâtir des maisons, fonder des villes et des républiques, inventer et perfectionner enfin toutes les sciences et tous les arts ...

Le produit du sol nourrit constamment presque tous les habitants qu'il est capable de faire subsister. Les riches choisissent seulement, dans cette masse commune, ce qu'il y a de plus précieux et de plus agréable. Ils ne consomment guère plus que les pauvres ; et en dépit de leur égoïsme et de leur rapacité naturelle, quoiqu'ils ne cherchent que leur commodité, quoiqu'ils n'aient d'autre fin en vue, en employant ainsi le labeur de milliers de bras, que la satisfaction de leurs vains et insatiables désirs, ils partagent avec les pauvres le produit des travaux qu'ils font faire. Une main invisible les amène à faire la même distribution des choses nécessaires à la vie, ou peu s'en faut, qui aurait eu lieu si la terre eût été donnée en égale proportion à chacun de ses habitants ; et ainsi, sans le vouloir, sans même le savoir, ils servent l'intérêt de la société, et favorisent la multiplication de l'espèce humaine.

(Partie IV, chapitre I, De la beauté que l'apparence de l'utilité donne à toutes les productions de l'art, ...)

Une explication de la cohérence sociale qui peut être qualifiée de « psychologue ».

Mais toutefois une explication « moderne ». Une explication qui ne recourt ni à un dieu ni à la pitié ou l'altruisme. Une explication qui cherche ses bases dans les intérêts propres des individus.

Smith comme précurseur d'un *individualisme méthodologique*.

Terme introduit plus tard, par Joseph Schumpeter dans *Nature et contenu principal de la théorie économique (Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie, 1908)*.

Approche, en économie et sciences sociales, selon laquelle les phénomènes collectifs sont expliqués à partir des propriétés et des actions des individus et de leurs interactions mutuelles.

Smith comme défenseur du principe de la **proportionnalité** :

Les philosophes de ces derniers temps se sont principalement occupés de l'effet de nos affections, et ont fait peu attention au rapport qu'elles ont avec leur cause. Dans la vie ordinaire, cependant, lorsque nous jugeons la conduite d'une personne quelconque et les sentiments qui la lui ont dictée, nous les considérons toujours sous ces deux rapports ... Lorsque nous jugeons ainsi d'un sentiment quelconque, selon qu'il est ou non proportionné à la cause qui l'a produit, nous ne saurions guère faire usage d'une autre règle, ou d'une autre mesure, que de l'affection qui y correspond en nous.

(Première partie, section I, chapitre III, De la manière dont nous jugeons ...) :

Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations (1776)

La phrase d'ouverture de la *Richesse* définit son programme en large :

Le Travail annuel d'une nation est le fonds primitif qui fournit à sa consommation annuelle toutes les choses nécessaires et commodes à la vie ; et ces choses sont toujours ou le produit immédiat de ce travail, ou achetées des autres nations avec ce produit.

Et il poursuit :

Ainsi, selon que ce produit, ou ce qui est acheté avec ce produit, se trouvera être dans une proportion plus ou moins grande avec le nombre des consommateurs, la nation sera plus ou moins bien pourvue de toutes les choses nécessaires ou commodes dont elle éprouvera le besoin.

Or, dans toute nation, deux circonstances différentes déterminent cette proportion. Premièrement, l'habileté, la dextérité et l'intelligence qu'on y apporte généralement dans l'application du travail; deuxièmement, la proportion qui s'y trouve entre le nombre de ceux qui sont occupés à un travail utile et le nombre de ceux qui ne le sont pas.

La première phrase du premier chapitre attribue la croissance et la richesse des nations à la division du travail :

Les plus grandes améliorations dans la puissance productive du travail, et la plus grande partie de l'habileté, de l'adresse, de l'intelligence avec laquelle il est dirigé ou appliqué, sont dues, à ce qu'il semble, à la Division du travail.

Avec ce programme, Smith étend le programme des physiocrates :

Smith reprend des physiocrates (Livre IV de la *Richesse des nations*, « Des système d'économie politique ») notamment leur critique de l'une des positions des mercantilistes, à savoir que la richesse d'une nation soit définie par la possession de métaux et de pierres précieuses (car ce sont eux qui permettent de financer les guerres et qui ont une valeur durable dans le temps et reconnue partout).

Pour les physiocrates, c'est le travail d'une nation qui constitue sa richesse.

Or, pendant que pour les physiocrates c'est, à la dernière instance, seulement la production agricole qui est la source de la richesse (les autres activités n'étant vouées qu'à la transformation de cette richesse première), pour Smith tout le travail, agricole et industriel, est productif.

Smith reprend des physiocrates aussi le concept de l'économie comme un processus circulaire : pour qu'il y ait de la croissance, les investissements de la période 2 devrait dépasser ceux de la période 1. Par conséquent, la production de la période 1 qui n'est pas utilisable en tant qu'investissement est considérée comme travail non-productif, puisqu'il ne contribue pas à la croissance.

Selon les physiocrates, il faut réduire le travail non-productif. Selon Smith, il faut rendre le travail productif encore plus productif. Le moyen : étendre la division du travail.

Selon Smith, élargir la division du travail – sous pression compétitive – augmente la productivité, ce qui conduit à une baisse des prix et alors un plus haut niveau de bien-être, « general plenty » et « universal opulence », pour tout le monde.

« Division du travail » chez Smith, est souvent présenté comme un concept purement technique.

L'exemple utilisé par Smith pour expliquer ce principe, la manufacture d'épingles, est resté célèbre. (Les descriptions de Smith à ce sujet semblent inspirées par les commentaires de Duhamel du Monceau portant sur un article de Réaumur de 1761 intitulé « L'art d'épinglier ».)

Or, lorsque Smith dit « que la division du travail est limitée par l'étendue du marché » (chapitre trois), il met la division du travail en relation avec des facteurs sociaux : « l'étendue du marché » ne vise pas seulement à l'étendue territoriale du marché, mais aussi à l'étendue du marché à l'intérieur d'un territoire : c'est-à-dire, le degré selon lequel l'économie est une économie d'échange.

Théorie de la valeur chez Smith

Pour Smith, l'origine de la monnaie est dans l'origine de la société commerçante :

La division du travail une fois généralement établie, chaque homme ne produit plus par son travail que de quoi satisfaire une très petite partie de ses besoins. La plus grande partie ne peut être satisfaite que par l'échange du surplus de ce produit qui excède sa consommation, contre un pareil surplus du travail des autres. Ainsi, chaque homme subsiste d'échanges et devient une espèce de marchand, et la société elle-même est proprement une société commerçante.

(Livre I, chapitre IV, *De l'origine et de l'usage de la Monnaie*, premier paragraphe.)

Problème de la divisibilité et la durabilité des biens qui ne sont produits que pour l'échange.

Dans différentes cultures, de différentes denrées ont pris le rôle de l'instrument ordinaire du commerce : bétail, sel, clous, ...

Les métaux précieux ont quelques propriétés désirables, notamment leur durabilité dans le temps et leur divisibilité. Mais aussi des inconvénients : d'abord, comme dit Smith, « l'embarras de les peser, et ensuite celui de les essayer ». Ils sont d'ailleurs extrêmement sensibles à des erreurs de mesure.

C'est pour prévenir de tels abus, pour faciliter les échanges et encourager tous les genres de commerce et d'industrie, que les pays qui ont fait quelques progrès considérables vers l'opulence ont trouvé nécessaire de marquer d'une empreinte publique certaines quantités de métaux particuliers dont ils avaient coutume de se servir pour l'achat des denrées. De là l'origine de la monnaie frappée et des établissements publics destinés à la fabrication des monnaies ... C'est de cette manière que la monnaie est devenue chez tous les peuples civilisés l'instrument universel du commerce, et que les marchandises de toute espèce se vendent et s'achètent, ou bien s'échangent l'une contre l'autre, par son intervention.

(Livre I, chapitre IV, paragraphes 7 et 11)

Quelles sont les règles « que les hommes observent naturellement, en échangeant les marchandises l'une contre l'autre, ou contre de l'argent » ? Ce sont ces règles qui « déterminent ce qu'on peut appeler la *Valeur relative* ou *échangeable* des marchandises ... »

Il faut observer que le mot valeur a deux significations différentes ; quelquefois il signifie l'utilité d'un objet particulier, et quelquefois il signifie la faculté que donne la possession de cet objet d'en acheter d'autres marchandises. On peut appeler l'une, Valeur en usage, et l'autre, Valeur en échange. — Des choses qui ont la plus grande valeur en usage n'ont souvent que peu ou point de valeur en échange ; et au contraire, celles qui ont la plus grande valeur en échange n'ont souvent que peu ou point de valeur en usage.

(Livre I, chapitre IV, paragraphe 13)

Smith cite comme exemple, pour le premier, l'eau ; pour le second, le diamant.

Quelle est « la véritable mesure de cette valeur en échange » ?

Un homme est riche ou pauvre, suivant les moyens qu'il a de se procurer les choses nécessaires, commodes ou agréables de la vie. Mais la division une fois établie dans toutes les branches du travail, il n'y a qu'une partie extrêmement petite de toutes ces choses qu'un homme puisse obtenir directement par son travail ; c'est du travail d'autrui qu'il lui faut attendre la plus grande partie de toutes ces jouissances ; ainsi, il sera riche ou pauvre, selon la quantité de travail qu'il pourra commander ou qu'il sera en état d'acheter. Ainsi, la valeur d'une denrée quelconque pour celui qui la possède et qui n'entend pas en user ou la consommer lui-même, mais qui a intention de l'échanger pour autre chose, est égale à la quantité de travail que cette denrée le met en état d'acheter ou de commander. Le travail est donc la mesure réelle de la valeur échangeable de toute marchandise.

(Livre I, chapitre V. *Du prix réel et du prix nominal des marchandises, de leur prix en travail et de leur prix en argent*, paragraphes 1–3.)

Le travail a été le premier prix, la monnaie payée pour l'achat primitif de toutes choses. Ce n'est point avec de l'or ou de l'argent, c'est avec du travail que toutes les richesses du monde ont été achetées originellement ; et leur valeur pour ceux qui les possèdent et qui cherchent à les échanger contre de nouvelles productions, est précisément égale à la quantité de travail qu'elles les mettent en état d'acheter ou de commander.

(Livre I, chapitre V, paragraphe 4.)

La proportion entre deux différentes quantités de travail ...

Il est souvent difficile de fixer la proportion entre deux différentes quantités de travail. Cette proportion ne se détermine pas toujours seulement par le temps qu'on a mis à deux différentes sortes d'ouvrages. Il faut aussi tenir compte des différents degrés de fatigue qu'on a endurés et de l'habileté qu'il a fallu déployer. Il peut y avoir plus de travail dans une heure d'ouvrage pénible que dans deux heures de besogne aisée, ou dans une heure d'application à un métier qui a coûté dix années de travail à apprendre, que dans un mois d'application d'un genre ordinaire et à laquelle tout le monde est propre.

Or, il n'est pas aisé de trouver une mesure exacte applicable au travail ou au talent. Dans le fait, on tient pourtant compte de l'une et de l'autre quand on échange ensemble les productions de deux différents genres de travail. Toutefois, ce compte là n'est réglé sur aucune balance exacte ; c'est en marchandant et en débattant les prix de marché qu'il s'établit, d'après cette grosse équité, qui sans être fort exacte, l'est bien assez pour le train des affaires communes de la vie.

(Livre I, chapitre V, paragraphe 6.)

Smith distingue aussi entre le prix réel (prix en quantité de travail commandé) et le prix nominal (prix en argent) d'une marchandise :

Ainsi, le travail, ne variant jamais dans sa valeur propre, est la seule mesure réelle et définitive qui puisse servir, dans tous les temps et dans tous les lieux, à apprécier et à comparer la valeur de toutes les marchandises. Il est leur prix réel ; l'argent n'est que leur prix nominal.

(Livre I, chapitre V, paragraphe 11.)

Des parties constituantes du prix des marchandises – la distribution de la richesse :

Economie primitive de marchandises :

Dans ce premier état informe de la société, qui précède l'accumulation des capitaux et l'appropriation du sol, la seule circonstance qui puisse fournir quelque règle pour les échanges, c'est, à ce qu'il semble, la quantité de travail nécessaire pour acquérir les différents objets d'échange.

(Livre I, chapitre VI, *Des parties constituantes du prix des marchandises*, premier paragraphe)

Dans cet état de choses, le produit du travail appartient tout entier au travailleur, et la quantité de travail communément employée à acquérir ou à produire un objet échangeable est la seule circonstance qui puisse régler la quantité de travail que cet objet devra communément acheter, commander ou obtenir en échange.

(Livre I, chapitre VI, paragraphe 4)

Capital et profit :

Aussitôt qu'il y aura des capitaux accumulés dans les mains de quelques particuliers, certains d'entre eux emploieront naturellement ces capitaux à mettre en œuvre des gens industriels, auxquels ils fourniront des matériaux et des substances, afin de faire un Profit sur la vente de leurs produits, ou sur ce que le travail de ces ouvriers ajoute de valeur aux matériaux ... Ainsi, la valeur que les ouvriers ajoutent à la matière se résout alors en deux parties, dont l'une paye leurs salaires, et l'autre les profits que fait l'entrepreneur sur la somme des fonds qui lui ont servi à avancer ces salaires et la matière à travailler.

(Livre I, chapitre VI, paragraphe 5)

Sol et rente :

Dès l'instant que le sol d'un pays est devenu propriété privée, les propriétaires ... demandent une Rente, même pour le produit naturel de la terre. Il s'établit un prix additionnel sur le bois des forêts, sur l'herbe des champs et sur tous les fruits naturels de la terre, qui lorsqu'elle était possédée en commun, ne coûtaient à l'ouvrier que la peine de les cueillir, et lui coûtent maintenant davantage. Il faut qu'il paye pour avoir la permission de les recueillir, et il faut qu'il cède au propriétaire du sol une portion de ce qu'il recueille ou de ce qu'il produit par son travail. Cette portion ou, ce qui revient au même, le prix de cette portion constitue la Rente de la terre (rent of land), et dans le prix de la plupart des marchandises, elle forme une troisième partie constituante.

(Livre I, chapitre VI, paragraphe 8)

Il faut observer que la valeur réelle de toutes les différentes parties constituantes du prix se mesure par la quantité du travail que chacune d'elles peut acheter ou commander. Le travail mesure la valeur, non seulement de cette partie du prix qui se résout en travail, mais encore de celle qui se résout en rente, et de celle qui se résout en profit.

(Livre I, chapitre VI, paragraphe 9)

On trouve donc chez Smith ce que l'on peut appeler une *théorie de la valeur travail commandé* (*labour-command theory of value*) : la valeur d'un bien est déterminée par la quantité de travail *commandé* – la quantité de travail qu'il permet d'acquérir.

Prix naturel et prix de marché :

Dans chaque société, dans chaque localité, il y a un taux moyen ou ordinaire pour les profits dans chaque emploi différent du travail ou des capitaux ... Il y a aussi, dans chaque société ou canton, un taux moyen ou ordinaire pour les fermages (rents) ... On peut appeler ce taux moyen et ordinaire le taux naturel du salaire, du profit et du fermage, pour le temps et le lieu dans lesquels ce taux domine communément. Lorsque le prix d'une marchandise n'est ni plus ni moins que ce qu'il faut pour payer, suivant leurs taux naturels, et le fermage de la terre, et les salaires du travail, et les profits du capital employé à produire cette denrée, la préparer et la conduire au marché, alors cette marchandise est vendue ce qu'on peut appeler son prix naturel..

(Livre I, chapitre VII. *Du prix naturel des marchandises, et de leur prix de marché*, paragraphes 1–4.)

*Le prix actuel auquel une marchandise se vend communément est ce qu'on appelle son **prix de marché**. Il peut être ou au-dessus, ou au-dessous, ou précisément au niveau du prix naturel.*

*Le prix de marché de chaque marchandise particulière est déterminé par la proportion entre la quantité de cette marchandise existant actuellement au marché, et les demandes de ceux qui sont disposés à en payer le prix naturel ou la valeur entière des fermages, profits et salaires qu'il faut payer pour l'attirer au marché. On peut les appeler **demandeurs effectifs**, et leur demande, **demande effective**, puisqu'elle suffit pour attirer effectivement la marchandise au marché.*

(Livre I, chapitre VII, paragraphes 7–8)

La quantité de chaque marchandise mise sur le marché se proportionne naturellement d'elle-même à la demande effective. C'est l'intérêt de tous ceux qui emploient leur terre, leur travail ou leur capital à faire venir quelque marchandise au marché, que la quantité n'en excède jamais la demande effective ; et c'est l'intérêt de tous les autres, que cette quantité ne tombe jamais au-dessous.

Si cette quantité excède pendant quelque temps la demande effective, il faut que quelqu'une des parties constituantes de son prix soit payée au-dessous de son prix naturel.

(Livre I, chapitre VII, paragraphes 12–13.)

Le prix naturel est donc, pour ainsi dire, le point central vers lequel gravitent continuellement les prix de toutes les marchandises. Différentes circonstances accidentelles peuvent quelquefois les tenir un certain temps élevées au-dessus, et quelquefois les forcer à descendre un peu au-dessous de ce prix. Mais, quels que soient les obstacles qui les empêchent de se fixer dans ce centre de repos et de permanence, ils ne tendent pas moins constamment vers lui.

(Livre I, chapitre VII, paragraphes 15.)

Réception

La « main invisible » – the « invisible hand »

Métaphore évoquée déjà dans la *Théorie des sentiments moraux* (1759), et plus tard dans la *Richesse des nations* (1776); voir les deux passages relatifs cités plus haut.

Terme employé aujourd'hui pour désigner l'idée selon laquelle l'ensemble des actions individuelles des acteurs économiques, guidées par l'intérêt propre de chacun, fait émerger le bien commun et la richesse.

Jean-Marc Daniel (*Petite histoire iconoclaste des idées économiques, 2016, p. 44*) écrit :

« Smith défend avec conviction la liberté individuelle non seulement sur un plan moral, mais encore comme facteur d'efficacité économique. Alors que la philosophie ancienne construite sur la scolastique chrétienne fait de l'homme un parmi d'autres dans une société soumise à la volonté divine, alors que la philosophie moderne incarnée par Rousseau fait de l'homme un parmi d'autres dans une société qui se donne comme objectif l'expression de la volonté générale, Smith affirme que chacun, en exprimant sa volonté individuelle, concourt à l'harmonie sociale. »

« Le problème Adam Smith »

Critique, remontant notamment à l'École Historique Allemande, selon laquelle il y aurait une tension entre la *Théorie des sentiments moraux* et *La Richesse des nations*, puisque les deux postulaient deux principes contradictoires sur lesquels reposaient les actions des hommes et la cohérence de la société humaine – à savoir, la sympathie, dans le premier cas, et l'égoïsme, dans le second.

Cette critique – sous cette forme grossière – est aujourd'hui largement considérée dépassée.

Depuis le bicentenaire de la *Richesse des nations* (en 1976), un intérêt nouveau pour Adam Smith. Dans ces recherches domine la position que « le problème Adam Smith » est plutôt un problème illusoire basé sur « l'ignorance et des malentendus », comme disent, par exemple, les éditeurs de la *Glasgow Édition des travaux et de la correspondance d'Adam Smith* (1976). Smith, nulle part, identifie « sympathie » avec « bienveillance ».

Voir aussi James Otteson, *Adam Smith's Marketplace of Life* (2002), qui défend la position que les deux, la *Théorie des sentiments moraux* et *La Richesse des nations*, sont profondément newtoniens : un modèle de marché pour expliquer la création et le développement d'un ordre social, y inclut la morale, l'économie et aussi le langage.

Lectures I

Des *Sentiments moraux* :

Partie I, section I, chapitre I, *De la sympathie*, paragraphes 1–10.

Partie I, section III, chapitre II, *De l'origine de l'ambition et de la distinction des rangs*, paragraphes 1–3.

Partie I, section III, chapitre III, *De la corruption de nos sentiments moraux, ...*, paragraphes 1–2.

Partie III, chapitre III, *De l'influence et de l'autorité de la conscience*, paragraphe 4.

Partie IV, chapitre I, *De la beauté que l'apparence de l'utilité donne à toutes les productions de l'art, ...*, paragraphes 8–10.

De la *Richesse des nations* :

Introduction et plan de l'ouvrage

Chapitre I. *De la division du travail*

Chapitre IV. *De l'origine et de l'usage de la monnaie*

Chapitre V. *Du prix réel et du prix nominal des marchandises, de leur prix en travail et de leur prix en argent*

Chapitre VI. *Des parties constituantes du prix des marchandises*

Chapitre VII. *Du prix naturel des marchandises, et de leur prix de marché*

Ces textes sont accessibles sur la plateforme

[Moodle de Paris 2](#)

Quelques sujets de débat

Si vous souhaitez intervenir sur l'une des ces thématiques, individuellement ou en groupe, merci de me contacter par mail.

*Quelles implications de la théorie de la société et de l'esprit proposée par Smith dans *Théorie des sentiments moraux* pour le droit ?*

Un rôle – quel rôle – pour la « main invisible » en droit ?

*Rupture et (ou) continuité de la *Théorie des sentiments moraux* à la *Richesse des nations* ?*

Confronter l'individualisme méthodologique à l'idée de la « main invisible ».

Bibliographie

Berry, Christopher J. 1974. Adam Smith's considerations on language. *Journal of the History of Ideas* 35 (1) : 130–138.

Boncœur, Jean et Hervé Thouément. 2000. *Histoire des idées économiques : de Platon à Marx*, 2e édition. Nathan.
Voir notamment les chapitres 4–5.

Blaug, Mark. 1996. *Economic Theory in Retrospect*, 5th edition (first edition 1962). Cambridge, UK : Cambridge University Press.

Daniel, Jean-Marc. 2016. *Petite histoire iconoclaste des idées économiques*. Paris : Pocket.
Voir notamment le chapitre I.

Haakonssen, Knud. 2004. Introduction to Adam Smith, *The Theory of Moral Sentiments*. Cambridge, UK : Cambridge University Press.

Heilbroner, Robert. 1996. *Teachings from the Worldly Philosophy*. London and New York : Norton and Company.
Voir notamment la partie III, The classical economists.

Montes, Leonidas. 2003. Das *Adam Smith Problem* : its origins, the stages of the current debate, and one implication for our understanding of sympathy. *Journal of the History of Economic Thought* 25 : 63–90.

Otteson, James R. 2002. *Adam Smith's Marketplace of Life*. Cambridge : Cambridge University Press.